

Zeitschrift: Schweizer Film = Film Suisse : officielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

Herausgeber: Schweizer Film

Band: 4 (1938)

Heft: 62

Artikel: Sept films de grande classe

Autor: Piquet, R. / Arnaud

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-733334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sept films de grande classe

La Marseillaise · J'accuse... · The Road back (Après)
Mollenard · Les Pirates du Rail · Orage · Ramuntcho

A Paris, les grands films de la production 1938 commencent à sortir. La saison cinématographique bat son plein, nombreuses sont les premières de gala, et nombreuses les réussites. Rarement on a vu sur les écrans de la capitale tant de films de grande classe. . .

L'événement du mois dernier fut la première de «La Marseillaise», marquant en même temps la réouverture du cinéma «Olympia», un des théâtres les plus luxueux des boulevards. Ministres, Sénateurs et Députés s'y donnaient rendez-vous avec les écrivains et artistes, tous impatients de voir le film monumental de Jean Renoir dont on parle depuis bien des mois. Hélas, le film ne tient pas tout ce qu'on devait attendre du créateur de «La Grande Illusion», et tout ce que nous a promis une publicité de proportions américaines. Il y a dans cette œuvre un côté théâtral, qui nuit gravement à l'action cinématographique; puis, ce n'est guère la naissance du chant de la Marseillaise qui est glorifiée dans cette suite (bien trop longue) d'images patriotiques, mais une page d'Histoire de France: l'attaque contre les Tuilleries. Ceci dit, nous voulons pleinement reconnaître le très bel effort et la sincérité de Jean Renoir, la vie et l'atmosphère des scènes dramatiques ou populaires. Royalistes, aristocrates, parlementaires et révolutionnaires sont bien caractérisés, chaque rôle, et même le plus petit, est interprété par des artistes de qualité. Impossible d'en donner ici les trente ou quarante noms; bornons nous à ne citer que quelques protagonistes: Pierre Renoir, Louis Jouvet, Maurice Escande, Aimé Clariond, E. Delmont, Andrex, Ardisson, Allibert, Carette et Nadia Sibirskaja. (Seule Lise Delamare n'est pas à la hauteur du rôle difficile de Marie-Antoinette.) En somme, cette œuvre, très discutée à Paris, se range parmi les plus grandes réalisations françaises. (Pour la Suisse en location chez Emelka-Film, Zurich.)

Deux films prêchant contre la guerre et pour la paix, nous ont laissé une impression profonde et, par instants, bouleversante. Le premier, «J'accuse» est une œuvre généreuse d'Abel Gance, fresque gigantesque de la fin de la guerre et de l'après-

guerre. Pour la première fois peut-être, un film nous décrit sans aucune indulgence — avec un réalisme effrayant, qui veut effrayer — les horreurs de cette boucherie, la monstruosité des champs de bataille, la laideur de cette affreuse vie dans la boue. La Conférence Internationale des Mutilés et Anciens Combattants a patronné ce film, qui mérite d'être vu et médité et qui, à juste titre, a reçu la grande médaille d'or du «Comité International pour la diffusion artistique et littéraire du Cinématographe». (Voir aussi N° 60 de notre Revue.) (En location chez Columbus-Film, Zurich.)

Un autre plaidoyer en faveur de la paix est aussi «The Road back» (Après), film américain tiré du fameux récit d'Erich-Maria Remarque «Der Weg zurück». Tout comme pour son roman «A l'ouest rien de nouveau» c'est l'auteur lui-même qui l'a adapté à l'écran; c'est encore James Whale qui l'a réalisé, et ce sont pour la plupart les mêmes acteurs qui interprètent les rôles principaux. L'action nous rappelle le dernier acte de la guerre, les jours affreux avant l'armistice, et nous décrit le retour dans une Allemagne agitée par la révolution. Les soldats, sortant des tranchées, se trouvent en face d'une nouvelle guerre — civile, cette fois, — et de passions politiques qui déchirent le pays, où pauvreté, chômage et famine font de grands ravages. Désorientés, ils doivent se réadapter à une vie bourgeois, retrouver leurs habitudes d'autrefois; mais personne ne les comprend, personne ne leur aide. C'est sur ce fond tragique que se déroule le drame du jeune soldat, abattant un profiteur de la guerre qui lui a volé sa fiancée. Vainement, il cherche, avec tous ses camarades, pourquoi ce «geste» est considéré comme crime — alors que pendant quatre ans ils ont dû, par ordre supérieur, abattre à chaque instant des hommes qu'ils ne connaissaient pas et qui ne leur avaient fait aucun mal! Thème humain et social, qui ajoute aux tendances pacifistes du film qui répugne à l'horrible vision d'un monde armé jusqu'aux dents et préoccupé par les préparatifs de guerre. Quant à la réalisation cinématographique, elle ne vaut pas celle du premier film, qui fut un succès mondial inoubliable; elle n'a point le même équilibre, la même cohésion et la même force. Mais il y a des passages poignants et de très bons acteurs tels que John King, Richard Cromwell et Barbara Read. Le fait que cette œuvre tient l'affiche d'un grand théâtre d'exclusivité depuis de longues semaines, prouve combien le public est sensible à sa thèse.

Nous avons vu également deux films d'aventures, inspirés des œuvres de P. O. Gilbert, romancier et reporter bien connu. Le premier, «Mollenard», nous entraîne



Danielle Darrieux in „Die grosse Lüge“ (Abus de confiance). Im Verleih der Monopol Pathé Films S.A. Genf.

au milieu des marins, qui — c'est la un point d'actualité — passent en contrebande des armes en Extrême-Orient. A leur tête se trouve le capitaine Mollenard, homme rude, brutal, mais suivi et adoré par tout son équipage. La première partie du film relate leurs aventures à Shanghai, dévastée par la guerre; la seconde, leur retour à Dunkerque, après avoir été sauvés d'un terrible incendie qui a détruit leur bateau. C'est alors que le film se change en drame psychologique, opposant le vieux corsaire au monde provincial et, surtout, à une adversaire impitoyable, à son épouse, qui a élevé ses enfants dans la haine contre leur père. Victime d'une attaque de paralysie, il est livré aux mains de cette femme; mais, enlevé par ses fidèles compagnons, qui repartent sur un autre navire, il s'éteint en pleine mer... Le scénario, si riche en éléments de succès est trop compliqué et trop peu explicite. Louons cependant la mise en scène de Robert Siodmak, faite avec beaucoup d'adresse et de sens de l'aventure. Le film a bénéficié aussi d'une distribution remarquable: Mollenard, qui n'est autre que Harry Baur, fort, puissant, aux accents humains; son sympathique second, Albert Préjean, son redoutable ennemi, Pierre Renoir, son épouse, Gabrielle Dorziat, qui triomphe dans un rôle des plus ingrats. Et nous relevons avec plaisir les noms de Dalio, jeune acteur extrêmement doué, et d'Elizabeth Pitoëff, très fine dans sa grâce juvénile.

«Les Pirates du Rail» (Films Osso) film de Christian-Jacque, ne nous laisse pas une impression aussi forte, bien qu'il soit réalisé avec fougue et une très bonne technique. Les scènes dramatiques se succèdent dans cette histoire mouvementée de la concession française des chemins de fer en Chine, attaquée par les bandits, menacée par le double jeu des autorités locales et sauvée par l'énergie et le courage des ingénieurs.

CINÉGRAM S.A. Genève

3, rue Beau-Site - Tél. 22.094

Montage
son et
vue

Ton
und
Bild-Schnitt

(S'il n'y avait que des hommes, ce film pourrait être excellent; mais il y a beaucoup de femmes, en proie à l'épouvante et à la folie, et dont le rôle est souvent pénible et pleurnicheur.) Pour chaque rôle, on a fait appel à des artistes connus: ainsi Charles Vanel incarne le directeur de la Concession, Erich von Stroheim et Inkijinoff, redoutables et souriants, sont les chefs des pirates chinois.

Terminons avec deux films d'amour, l'un et l'autre dans un très beau style. «Orage» (Production A. Daven) est un film pour et avec Charles Boyer, inspiré d'une pièce d'Henri Bernstein («Venin»); c'est le drame d'un homme grave, solide, éprouvé d'une jeune fille légère, insouciante et qui amuse tous les compliments qu'elle reçoit sur son chemin mais qui, elle aussi, est bouleversée par cet amour orageux. Mais elle ne peut garder cet homme, et c'est pour sa femme, pour son enfant qui va naître, qu'elle se sacrifie, désespérée, en se donnant la mort. *Marc Allegret*, dont la technique est visiblement en progrès, a réussi un film à émotion directe et nous dépeint avec une grande sûreté le monde des étudiants, l'atmosphère d'une chambre d'hôtel. Charles Boyer, en grande forme, trouve ici un rôle intéressant; la jeune Michèle Morgan, la nouvelle révélation du cinéma français, se montre une comédienne d'un très grand et très joli talent. — Enfin, nous devons rendre hommage à une œuvre de haute tenue artistique, «Ramuntcho» (Production F.I.C. [Film Industrial et Commercial]), d'après le célèbre roman de Pierre Loti. L'histoire, qui unit la poésie des paysages basques, des chants et des danses populaires aux sentiments du cœur est le roman d'amour d'un jeune contrebandier et d'une jeune fille charmante, dont la mère s'oppose de toutes ses forces à cette union, préférant pour son enfant le voile au mariage. Mais l'amour est plus fort que tout; l'Eglise même s'incline devant cette passion forte et pure, et délie la sœur de ses vœux pour l'unir à son fiancé. Comme il eut été facile de faire ici un film banal et fade! Nous apprécions d'autant plus la beauté et la simplicité de cette réalisation, qu'elle classe d'un seul coup le metteur en scène, *René Barbéris*. Il convient d'ajouter qu'il était fort bien servi par ses acteurs, dont chacun est vraiment à sa place: Françoise Rosay comme Line Noro, Louis Jouvet comme Jacques Erwin ou Génin; au milieu d'eux le jeune couple, Madelaine Ozeray, plus libre que d'habitude, et Paul Cambo, artiste sympathique, vif et naturel. A la présentation pour la presse, les invités ont longuement applaudi ce film qui trouvera sans doute le même accueil auprès du grand public.

N'oublions pas la part importante réservée dans tous ces films à la *musique*, laquelle a contribué largement à leur succès. Des compositeurs de valeur se sont efforcés de pénétrer l'action, d'écrire une musique appropriée au caractère des scènes. La meilleure des partitions est signée *Darius Milhaud*, qui donne aux aventures de «Mol-

lenard» une couleur particulière de rythme et d'accent dramatique. Fort belle est aussi la musique de *Georges Auric* pour «Orage», liant les divers épisodes et ajoutant quelques lueurs aux scènes réalistes. *Joseph Kosma*, qui s'est distingué déjà par sa musique pour «La Grande Illusion», a composé, en collaboration avec M. Sauveplane, la partition pour «La Marseillaise», partie intégrante de l'action faisant contraster l'hymne national avec des pages choisies des maîtres anciens. Pour «J'accuse» et les «Pirates du Rail», *Henri Verdun* a écrit une partition très habile, mais assez conventionnelle. Le film «Ramuntcho» se rehausse du folklore basque, des chants et danses, exécutés par «Eresoinka», un magnifique chœur du pays. On commence donc à comprendre combien la musique peut aider le cinéma, soutenir l'action, accentuer le dynamisme, créer l'atmosphère et agir sur le public. Le grand film artistique, telle est la leçon de cette nouvelle production, exige l'étroite coopération du cinéaste et du musicien! *Arnaud* (Paris).

Une critique suisse sur «Ramuntcho».

Je me souviens comme si c'était hier — et cependant il s'est déjà écoulé beaucoup de temps depuis lors — du jour où, écolier, j'ai lu *Ramuntcho*, ébloui par les descriptions chatoyantes du pays basque dont Loti sentait si profondément les beautés, et ému au plus profond du cœur par les amours si pures et si douloureuses de Ramuntcho et de sa petite amie. Malgré la différence d'âge, ces sentiments, je les ai retrouvés au spectacle du beau film tiré du roman de Loti, qui passe cette semaine au Rex.

Un nouvel acteur, Paul Cambo, originaire des Pyrénées, a conquis d'emblée le cœur de tous par son jeu naturel et pénétrant; il a fait de *Ramuntcho* un portrait ressemblant entièrement à celui que Loti a tracé d'une main si délicate dans son livre émouvant: la franchise, la sincérité, la passion, l'allant et le courage sont les traits dominants de son caractère.

Entouré de camarades tels que Louis Jouvet, un attachant chef de contrebandiers, Madelaine Ozeray, Line Noro, Françoise Rosay, qui font l'une une jeune amoureuse bien décidée à assurer son bonheur en dépit de l'obstination de sa mère, l'autre une femme que ses malheurs attachent passionnément à son fils, et la troisième une veuve aux préjugés si forts qu'ils font taire son cœur de mère.

Mais *Ramuntcho* est par-dessus tout le chant de la terre basque, et ce film nous en montre tous les aspects, toutes les beautés. Les tableaux admirables se succèdent sans interruption pour notre plus grande satisfaction. Toute longueur est évitée; le style est pour ainsi dire télégraphique, cursif; l'action l'emporte toujours sur la description; il s'agit bien de cinématographie et non seulement d'un livre filmé.

«Feuille d'Avis de Lausanne».

TECHNIQUE

Les Conseils de l'Opérateur

Attention à vos Disques.

Ils donnent une meilleure audition quand ils sont propres.

Les nettoyer, quand ils portent des traces de doigts, avec un chiffon de velours sec.

Afin d'en prolonger la durée et d'éviter le bruit désagréable de grattement qui se fait entendre après quelques auditions, ayez la précaution, avant de pousser une aiguille neuve dans le sillon sonore, de lui faire faire quelques tours sur le bord extérieur brillant du disque.

Les conserver chacun dans une poche en papier et les essuyer avec la brosse velours ayant chaque audition.

Ne pas conserver de disques usés produisant un trop grand bruit de surface.

La position du pick-up influe sur la durée des disques. Ne pas l'oublier.

L'Opérateur.

La Sécurité dans la Cabine.

Les règlements exigent avec juste raison un dispositif pour le refroidissement du rayon lumineux, soit la cuve à eau ou la soufflerie.

La cuve à eau, qui pouvait être employée au temps où l'on n'utilisait pas les intensités lumineuses actuelles, ne peut plus être utilisée maintenant.

Il ne reste donc que la soufflerie comme moyen de refroidissement du rayon lumineux; cette soufflerie doit être prévue pour cet usage, donner un débit d'air suffisant, sans, pour cela, avoir une excessive pression, ce qui ferait un bruit très désagréable.

Il est à conseiller, lorsque cela est possible, de placer la soufflerie en dehors de la cabine, dans un endroit où l'air est relativement pur.

L'air amené est beaucoup plus froid que l'air de la cabine, et réfrigère davantage le rayon lumineux; de plus, ce qui n'est pas à dédaigner, il se crée une surpression d'air dans la cabine ce qui, dans certaine cabine mal aérée, permet une plus facile évacuation des gaz provenant de la combustion des charbons (gaz très nocifs contenant oxydes de carbone et de cuivre).

Ceci, naturellement, oblige à utiliser une grande longueur de tuyau et il serait à craindre une perte de pression si on utilisait des tuyaux flexibles métalliques. On aura grand intérêt à utiliser du vulgaire tuyau de tôle de 50 mm. de diamètre, qui n'opposera pas comme le flexible, une aussi grande résistance à l'air de la soufflerie. (Il faudra, évidemment, recouvrir les coudes et les joints avec une peinture assez épaisse pour éviter les fuites inévitables.)

Au point de vue hygiène, pour l'opérateur, l'air sera plus respirable, surtout l'été et contiendra plus d'oxygène, dont l'arc est un gros consommateur.

R. Piquet.

CINÉGRAM S.A. Genève

3, rue Beau-Site - Tél. 22.094

Tirage et
Développement
automatique de
copies sonores
et muettes

Automatische
Kopier-
Anstalt